

# LA BALKANOLOGIE

VICTOR PAPACOSTEA  
(Institut d'Études Sud-Est Européennes, Bucarest)

## I. La question balkanique

La question balkanique constitue l'une des lourdes hypothèques à travers lesquelles la pensée politique du XIX<sup>e</sup> siècle pèse encore sur notre continent et par conséquent sur le monde entier. Le principe des nationalités et, plus tard, le droit à l'autodétermination des peuples ne trouvèrent pas, dans notre région, leur solution au bon moment. Conçue en Occident, pour des problèmes que l'Occident devait résoudre, l'idée de l'État national fut prêtée (ou imposée) aux Balkans avec tout son contenu économique, juridique et politique; aucun effort ne fut fait pour l'adapter aux conditions de notre région (À l'époque, les hommes d'État et les diplomates ne prenaient guère en compte ni la géographie économique, ni la géographie humaine). Il serait difficile de trouver dans l'histoire universelle un autre exemple qui montre mieux quelle série catastrophique peut s'ouvrir par la mise en œuvre aveugle d'une idée, en ignorant l'essentiel de la réalité locale.

Aussi décida-t-on, à l'ouverture de la succession de l'Empire ottoman, des frontières des nouveaux États selon la conception de l'Europe Occidentale à cette époque-là: une conception rigide, absolue, véritable muraille chinoise, au lieu d'adopter la solution de la fédéralisation qu'avait entrevue Rigas, le précurseur de la révolution grecque. On oubliait alors que l'Espagne, l'Angleterre, la France, l'Italie étaient de grandes «unités» physiques, des régions géographiques compactes, séparées par des frontières naturelles qui avaient favorisé la cristallisation précoce des nations et la formation des États nationaux (dans les Balkans, presque toutes les frontières sont conventionnelles!); on oubliait aussi qu'à la formation des États occidentaux avaient également contribué, outre ces frontières (les Alpes, les Pyrénées, la Manche, le Rhin, etc.), certaines conditions économiques favorables, qui avaient assuré leur indépendance matérielle (production complexe, commerce, industrie, colonies); on oubliait surtout que ce n'était que dans son ensemble que la Péninsule Balkanique constituait une *unité*, au point de vue de la géographie économique, avec ses propres lois naturelles, de compensation et d'équilibre qui n'avaient jamais permis par le passé des «frontières» intérieures de nature à remplir la fonction séparatiste des frontières occidentales. La mise en œuvre du principe de la nation dominante pour sortir de cette «indivision» fit voler en éclats cette unité et engendra la série des grandes convulsions suivies de sanglantes guerres de conquête.

On ne prit pas en compte non plus le fait que la longue cohabitation avait conduit ces peuples à partager une même culture et une même civilisation, ni le fait

Rev. Études Sud-Est Europ., L, 1-4, p. 9-19, Bucarest, 2012

que, tout le long de l'histoire, les peuples balkaniques furent soumis en grandes lignes aux mêmes systèmes politiques et furent influencés par les mêmes courants d'idées.

On ignore enfin le fonds ethnique commun et surtout ce millénaire métissage qui avait rendu – en antiquité déjà – très relative dans les Balkans, la valeur de l'idée de nationalité.

Lors du découpage des nouvelles frontières, on vit combien cette opération était difficile à cause des interférences ethniques: des groupes d'Albanais, Aroumains et Slaves jusqu'au cœur de la Grèce; une émigration grecque au-delà de la Thrace, la Macédoine et l'Épire jusque dans l'Albanie Méridionale et le long de toutes les côtes; des infiltrations et des colonies bulgares dans la plaine roumaine; de compactes agglomérations roumaines jusqu'au fond des vallées des Balkans et jusqu'au cœur de la vieille Serbie; des populations turques qu'on avait fait venir à l'époque de la colonisation militaire de l'empire – voilà seulement quelques aspects de la «mosaïque» ethnique que donnait à voir la Péninsule à l'heure de son affranchissement de la domination ottomane. Chaque État nouvellement formé reçut tout naturellement un grand nombre d'allogènes. Ce qui s'ensuivit, on le sait. Les gouvernements des nouveaux États, afin de parfaire la mise en œuvre de l'idée d'État national procédèrent à «l'homogénéisation» du contenu, c'est-à-dire à la dénationalisation et à l'assimilation forcée des allogènes (il n'y avait pas à l'époque de droits des minorités). A cause des politiciens sans scrupules et des coteries qui défendaient leurs propres intérêts en la brandissant démagogiquement, l'idée d'État national dégénéra dans notre région en chauvinisme et violence; les petites nations balkaniques s'engagèrent dans de grandes actions impérialistes lors desquelles on utilisa plus d'une fois le mythe de la nation prédestinée. Il y eut un impérialisme grec poursuivant avec ténacité l'idée de la reconstitution de l'Empire Byzantin; un impérialisme bulgare, inspiré par le souvenir du tzar Siméon et un autre serbe – également influencé par des mêmes souvenirs médiévaux. Et pourquoi ne pas l'avouer? La chronique du XIX<sup>e</sup> siècle enregistra aussi un sursaut impérialiste roumain: un mémoire de Anastasie Panu, caïmacam de la Moldavie, adressé à Napoléon III dans lequel il suggérait la re-fondation d'un «Empire latin» dans la Péninsule, soutenu à l'intérieur par les Macédo roumains et à l'extérieur par la France! Les heurts de toutes ces tendances impérialistes et la dénationalisation forcée des allogènes conduirent aux guerres que l'on connaît, parmi les plus cruelles de l'Europe (voir la collection Carnegie pour les guerres balkaniques de 1912-1913. Enquête à caractère international).

## II. La nationalité balkanique

Sans nier l'importance de la linguistique comparée dans l'opération de délimitation des frontières dans les grands groupements de peuples, nous nous permettons d'attirer l'attention des forums scientifiques compétents que l'on ne peut plus faire de la langue, dans cette zone de notre continent, caractérisée par un

permanent «chaos ethnique», un critère unique et exclusif pour établir les parentés entre les peuples, comme on l'avait fait dans le passé. Le critère linguistique, appliqué de manière absolue eut également sa contribution au processus de «désintégration» opéré dans le corps de l'unité balkanique. On légitima ainsi la séparation radicale de quelques peuples, en effet différents par leurs langues, mais très apparentés par leur structure ethnique et spirituelle et par leur passé historique, si souvent commun.

On avait parlé jadis de «homo Europeus» et, plus tard, de «homo Austriacus», types humains résumant les caractères fondamentaux (au-delà des particularités ethniques) de certaines zones de la géographie humaine de notre continent, avec leur civilisation spécifique, leur régime administratif et une culture dans le complexe éducatif de laquelle ils vécurent pendant des siècles.

Combien plus légitime encore serait pour notre région l'expression «homo Balcanicus»! C'est une vérité: au fond, le natif de la Péninsule Balkanique – où qu'il vive – participe, par toute sa structure ethnique, mentale et spirituelle, de plusieurs nationalités. Sans nier, certes, la différence spécifique qui le relie à l'ensemble des membres de la nation au sein de laquelle il est né et dont il parle la langue, on constatera pourtant que, de surcroît, il est également membre – de par des liaisons organiques venant d'une longue et complexe suite d'ancêtres – de la grande communauté balkanique. Pour illustrer la complexité de ce processus de genèse des ethnies, unique à sa façon, nous allons présenter, très généralement, quelques uns de ses principaux aspects. Et puisque les éléments géographiques jouèrent un rôle si important dans la naissance et le développement de ce «tourbillon» de races et de peuples dont le métissage engendra la société balkanique de nos jours, nous allons en présenter dès le début, la position et le relief.

Largement ouverte au nord aux plaines de l'Europe Centrale et, par le canal de la Dobroudja à la Russie méridionale; séparée de l'Italie par une mer étroite et reliée à l'Asie Mineure par les îles de la Mer Egée et par les Détroits, la Péninsule Balkanique offrit de partout et à toute époque des voies d'accès très faciles. Rien d'étonnant donc que tant de races et de civilisations de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Sud se fussent rencontrées et mélangées sur sa surface. (Un érudit géographe disait une fois que la Péninsule Balkanique constitue un «bloc géographique et géologique entre l'Europe et l'Asie»). Les chercheurs ont étudié l'ancienneté de ces métissages en remontant très loin dans la préhistoire. A son tour, la structure montagneuse de l'écorce, que des vallées profondes sillonnent et morcellent dans tous les sens, longitudinalement et transversalement, empêcha les peuples balkaniques de maintenir dans des limites précises leur individualité ethnique. Comme c'est toujours le cas, les régions les plus arides furent aussi les plus prolifiques, leur excédent démographique étant un des principaux facteurs d'interférence qui explique la «mosaïque» ethnique de la Péninsule. Le phénomène tout entier représente une constante et une caractéristique de l'ethnographie balkanique. Le savant yougoslave Jovan Cvijić l'a étudié sur le terrain et en a découvert le mécanisme fonctionnel. La carte des sois-disants courants «métanastasiques» qu'il a dressée, montre un vaste réseau de fleuves humains, prenant leurs sources dans les régions montagneuses de la Péninsule, coulant

toujours vers les mêmes régions, gardant avec une fidélité millénaire les mêmes lits de rivière. (On peut suivre un de ces courants, qui transportait l'excédent démographique des Alpes Dinariques – et surtout de l'Albanie – vers la Grèce depuis l'Antiquité jusqu'à la veille de la modernité).

L'ancienneté du métissage de races et de peuples dans la Péninsule Balkanique se perd dans la nuit des temps préhistoriques. De cette manière, le savant allemand Wilamowitz affirme que la première fusion des tribus grecques avec les tribus thraco-illyriennes eut lieu dans la vallée de la Moravie, avant l'établissement des Grecs dans la Hellade! Plus tard, après s'être heurtés à l'aridité du pays vers lequel les grandes vagues de populations les avaient poussés, ils commencèrent leur mouvement d'expansion le long de toutes les côtes et particulièrement vers les régions pontiques et danubiennes. La symbiose entre eux et nos ancêtres ou autres tribus thraces créa, dès le VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles av. J.C. cette catégorie de semi – grecs (que Hérodote appelait «mixhellènes») qui annonçait déjà le cosmopolitisme hellénistique et byzantin et qui, dans les Pays Roumains, par exemple, constituèrent encore une des constantes de leur géographie humaine (non seulement de la population citadine, comme on le croyait, mais aussi de la population rurale).

La conquête romaine provoqua à son tour de nouveaux déplacements ethniques et un accéléré processus d'assimilation de la population thraco-illyrienne, surtout dans les plaines. A l'époque des invasions de nouveaux peuples, «la mer slave» recouvrit la Péninsule jusqu'au Péloponèse, assimilant une grande partie des Thraco-Illyriens romanisés, Albanais, Grecs, Macédoniens, Epirotes, etc. A la fin des invasions, le processus de dénationalisation changea de sens: ce furent les Slaves qui se hellénisèrent, romanisèrent, albanisèrent. (Il y avait encore en Grèce au XIV<sup>e</sup> siècle des groupes de Slaves non-assimilés tandis qu'en Albanie, surtout le long des côtes, certaines îles slaves résistèrent jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

La «diaspora» roumaine n'est pas moins intéressante dans cette compliquée ethnogénèse balkanique. Au Moyen Age, et même plus tard, il y avait encore une nombreuse population roumaine en Dalmatie, en Croatie, en Épire et en Thessalie (La Grande Vlachie), en Étolie (La Petite Vlachie), ensuite près de Pryzrend, dans les Balkans (La Vlachie des Assénides) et au nord-est des Balkans; au XIII<sup>e</sup> siècle, leur présence était également mentionnée en Thrace. Dans les régions du sud de la Péninsule, le chaos ne cessa de s'accroître, jusqu'à la veille de la modernité à cause des grandes migrations albanaises. On retrouve encore de nos jours des traces de ces courants migrateurs: il y a des villages entièrement albanais près d'Athènes et même dans le Péloponèse.

Mais à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, l'hellénisme s'avança victorieusement vers le nord en assimilant une importante masse d'Albanais, Slaves et Aroumains. Ce processus continua jusque très tard. Après l'invasion turque, d'autres tribus d'Albanais descendirent des montagnes de leur patrie pour pénétrer profondément dans la masse de la population serbe, jusqu'à 200 km distance de leur patrie (Il y avait assez d'esprit dans le mot d'un voyageur qui écrivait jadis qu'en Yougoslavie et en Grèce il y avait plus d'Albanais qu'en Albanie).

Les migrations d'une région à l'autre continuèrent de se succéder pendant la domination turque, dans un rythme très rapide. Les guerres, les révoltes – et leurs répressions – déterminèrent des déplacements massifs et l'islamisation de certaines régions trop rebelles ouvrirent également la porte au métissage avec des populations turcophiles. Mais pendant la domination turque – comme il en fut pendant la domination byzantine – le «chaos ethnique» s'amplifia énormément par d'importants courants venus de l'Asie Mineure et par d'incessants transferts de populations dus à la politique démographique de ces Empires. À côté d'une nombreuse population de colons formée de bergers turcs que l'on fit venir de l'Asie pour l'installer dans les vallées orientales des montagnes, dans les Balkans, les Rhodopes, les Pirins, la Macédoine, des groupes de populations syriennes et arméniennes y étaient également mentionnés. Ainsi, la Bulgarie offre-t-elle le métissage le plus éloquent, un exemple typique pour presque toute la Péninsule: sur l'ancien fonds thrace se superposèrent la colonisation romaine, ensuite un mélange slavo-turanien – Bulgares, Petchenègues, Coumans – au sein duquel fondit, à partir du Moyen Âge et jusqu'à nos jours, la masse des Roumains de la Vlachie des Assénides, de grands groupes d'Arméniens, de Grecs du Pont, d'Albanais et finalement il y eut un important transfert de population syrienne. La Macédoine et l'Épire présentaient le même métissage intense de peuples et des races. En Dacie il en fut de même. Sur d'anciennes populations daciques et scythes se posa la colonisation romaine (dans les plaines elle eut un fort caractère latin, tandis que dans les villes elle en eut un plutôt oriental, microasiatique); ensuite, la Dacie reçut d'importants groupes de population appartenant aux nouveaux peuples: des Slaves, principalement, et diverses races touraniennes, surtout des Coumans et Petchenègues qui comptèrent pour un pourcentage important dans la formation de notre peuple, ainsi que dans celle du peuple bulgare.

Ces données sommaires sont pourtant assez suffisantes pour illustrer l'ancienneté et le métissage des races et des civilisations dans la Péninsule et en même temps pour montrer combien l'idée de nationalité reste assez précaire et incertaine dans ce monde; elle n'y est plus une notion ethnique, mais plutôt politique et culturelle. Le même amalgame caractérisait d'ailleurs la Péninsule en 1400. Un écrivain byzantin, présentant la carrière du prince Ivanco à l'occasion de la conquête d'une ville, voulant identifier son origine ethnique, disait qu'il était de nationalité serbo-arvanito-bulgaro-valaque! Il ne faut donc pas s'étonner qu'il y ait encore de nos jours certaines régions dans l'Épire, la Thessalie, la Macédoine, la Banovina du Vardare, l'Albanie, etc., où la diversité ethnique engendre toujours de différentes formes de bi- et même- trilinguisme.

Dans ces conditions de fusion et confusion ethnique, il n'est pas difficile de se rendre compte combien les influences réciproques entre ces peuples furent intenses et combien il fut aisé que d'importants éléments de culture et de civilisation passassent d'un peuple à l'autre. Mais surtout: combien ridicule et mal à propos apparaît l'exaltation des particularités nationales.

Il en ressort donc pour le chercheur cette vérité: on ne saurait étudier isolément la vie d'aucun peuple balkanique. Celle-ci nous offre l'image géométrique de cercles s'entrecoupant, avec des arcs de cercle communs. La recherche scientifique dans la Péninsule Balkanique –que ce soit en linguistique, historiographie, ethnographie, folklore économie, art, littérature, etc. – ne saurait plus être cloisonnée dans des sections nationales, mais réunie dans une étroite collaboration intellectuelle et par une persévérante mise en pratique des méthodes comparatives dans le champ d'études de toutes les disciplines sus-mentionnées.

Un siècle de guerres et polémiques vénéneuses ont exacerbé jusqu'à des formes dégradantes le spécifique national et, en général, sur tous les plans culturels, les différences spécifiques. Le temps est enfin venu pour mettre en lumière, à la lumière pure de la vraie science, sans ignorer les particularités, les éléments communs, le fonds fraternel, les facteurs de l'unité du monde balkaniques.

### III. Les principaux facteurs d'unité du monde balkanique

**1. *Le substrat thraco-illyrien et l'hellénisme.*** Le substrat thraco-illyrien est certainement un des fondements ethniques de tous les peuples balkaniques. En doses plus ou moins fortes on le trouve à la base de tous les peuples balkaniques. Un érudit chercheur en langues et histoire des Balkans, Jacques Ancel, disait jadis que la surprenante unité du folklore balkanique – qui a su survivre à la domination byzantine, slave et turque – est donnée par ce fonds de culture thrace. Un écrivain pré - byzantin du IV<sup>e</sup> siècle, ayant parcouru les vallées des Balkans, écrivait qu'il y avait entendu le fameux chant de détresse que les bergers du pays faisaient sortir de leurs flûtes. (C'était, bien sûr, la *doïna*). Après les guerres médiques, la notion de Grec sera élargie par l'assimilation d'une importante masse de Thraces, Illyriens, Macédoniens, etc. Les fouilles archéologiques de ces dernières années montrent en quelle mesure les petits royaumes thraco-illyriens dont l'économie était strictement agraire, devaient leur essor à la symbiose avec les grands centres helléniques. Ceux-ci étaient devenus d'importantes sources de revenus pour les rois indigènes (Un des principaux supports financiers ayant facilité à l'époque de Burebista l'évolution de la Dacie vers l'État centralisé venait certainement de ces cités).

Nombreux étaient les rois thraco-illyriens qui avaient des mères ou des femmes venues des cités helléniques. Aussi, les influences mutuelles devenaient-elles intenses dans tous les domaines (culture, mœurs, institutions, langue, etc.). Il y a assez d'indices d'où l'on puisse constater la profondeur de la fusion helléno-thrace dès l'époque de l'empire athénien et la naissance des semi-grecs (les «mixhellènes») qui, comme nous venons de le montrer, annonçait la civilisation hellénistique et byzantine. On connaît aujourd'hui l'origine thrace de maintes personnalités représentatives de la vie politique, intellectuelle et militaire de la Grèce antique (entre autres, les écrivains Antisthène, Hérodicos, Eschyle, Ménandre, Thucydide, Démosthène). Platon avouait que beaucoup de sa conception sur l'âme était

redevable à la pensée religieuse thrace; la tragédie grecque naquit des représentations dramatiques du culte dyonisiaque et ce fut toujours de Thrace que vinrent en Hellade la musique et son dieu même (Orphée). Et il y a dans le panthéon hellénique d'autres emprunts faits lors de l'assimilation des tribus thraces.

**2. Le fédéralisme macédonien et la civilisation hellénistique.** Les rois macédoniens – Philippe II et Alexandre le Grand – ont le mérite d'avoir réalisé une première unification du monde balkanique sur les assises de l'hellénisme. Ils se servirent de la force pour vaincre le particularisme de la «polis» grecque et des tribus thraco-illyriennes. Cependant, la tentative d'intégrer également la Dacie dans cette vaste union politique ne réussit pas et, après une expédition d'un jour dans la plaine roumaine, Alexandre le Grand se retira. Mais si politiquement la Dacie est restée en dehors de l'union balkanique réalisé par les Macédoniens, elle s'y est intégrée entièrement et de manière tout à fait naturelle sous le rapport économique. Les riches trésors de monnaies macédoniennes et grecques de cette époque, découvertes dans différents coins de la Dacie, en sont la preuve la plus sûre.

C'est pendant l'Empire macédonien que les peuples balkaniques furent initiés massivement au mode de vie des Grecs, à leur culture et civilisation. Par opposition à l'ancienne étroitesse d'esprit de la cité («qui n'est pas Grec est barbare»), Isocrate disait maintenant «n'est pas Grec qui est né Grec, mais qui vit, pense et agit comme un Grec». Une civilisation de type urbain se développe donc sous la protection de la force macédonienne. Cette civilisation sera particulièrement puissante sur les côtes de la Mer Noire, aux bouches et sur le bas Danube et le long des grandes vallées longitudinales de la Péninsule (direction nord-sud). Sous les «diadoques», durant toute l'époque hellénistique, le processus d'urbanisation de la Péninsule Balkanique et de grécisation de la culture de ses peuples continuera.

**3. La romanité.** Dans la Péninsule Balkanique, les Romains se présentèrent comme les glorificateurs d'Alexandre le Grand en tant que ses continuateurs (dans les villes, ils restauraient les statues du grand conquérant). Sous leur domination, l'hellénisme et les facteurs de civilisation hellénique continuèrent d'œuvrer, particulièrement dans les provinces du sud, dans les provinces pontiques et dans le bassin danubien. Parallèlement commença et se développa l'action de Rome. Le rôle de la romanisation, en tant que facteur unificateur est généralement reconnu (en jugeant d'après l'expansion de la colonisation, l'extension de l'aire du latin, d'après l'admirable réseau des chemins, le grand nombre de villes nouvelles et leur organisation et selon l'intensification des relations commerciales). L'armée romaine fut également un facteur de premier ordre dans l'œuvre de rapprochement et d'unification des différentes races balkaniques. Les Thraco-illyriens formèrent les meilleures légions romaines et constituèrent les principaux effectifs de la marine. Un historien contemporain constatait une véritable balkanisation de l'armée romaine. C'est également à cette époque qu'apparurent des formes de patriotisme local qui soutinrent à l'aide des légions recrutées dans les provinces de la Péninsule une imposante solidarité balkanique, capable de «pronunciamentos» qui avaient mis en danger l'unité même de l'empire. Un grand nombre de généraux issus de

ces Thraco-illyriens devinrent empereurs (Aurélien, Dioclétien, Constantin le Grand, etc.). Certains ne gouvernèrent même pas de Rome, mais restèrent sur place et gouvernèrent l'empire depuis les centres militaires de la Péninsule Balkanique. Dioclétien surveilla depuis Salona (la première «Rome balkanique») la mise en place de la fameuse «tétrarchie», tandis que Constantin le Grand résida pendant des années à Sirmium (près de Belgrade) et à Serdica (Sofia). Aux amis qui l'appelaient à Rome, il écrivait: «Serdica est ma Rome». Après d'assez longues hésitations entre Sirmium, Serdica et Salonique, la capitale de l'Empire elle-même quitta définitivement la Péninsule Italique pour s'installer dans la Péninsule Balkanique, à Byzance. Dorénavant, le monde balkanique devint une des principales bases militaires et économiques de l'Empire et le processus d'unification de celui-ci fit un grand pas en avant grâce à l'emplacement de la nouvelle capitale.

**4. Byzance.** Le plus important facteur de l'unité du monde balkanique fut pourtant l'Empire byzantin. Par sa longue vie (plus de mille ans), par son administration, assurée par un savant personnel spécialisé, par ses institutions supérieures qui cumulaient l'expérience étatique de l'Occident et de l'Orient, par son art, par sa culture et par sa célèbre organisation ecclésiastique, Byzance imprima au monde balkanique des caractères communs indélébiles. L'œuvre qu'il devait accomplir était d'autant plus difficile qu'il était obligé à résoudre les difficiles problèmes posés par l'invasion des nouveaux peuples qui très souvent se frayaient le chemin vers l'Europe à travers la Péninsule Balkanique. Grâce à la politique démographique des Byzantins, les invasions devinrent elles-mêmes un facteur important de l'unité balkanique. Dans le but de briser et de morceler les groupes trop puissants, les Byzantins pratiquaient le système des dispersions par la transplantation des populations d'une région à l'autre. De cette manière, l'empire accéléra d'un côté la «balkanisation» des nouveaux peuples et de l'autre, il infusa aux vieilles populations la vigueur des tribus migratoires. Par une technique juridique et administrative toujours souples, ces groupes étaient intégrés par la suite – très souvent avec tout leur ordre coutumier – dans la structure militaire des thèmes. Le rapport entre le droit byzantin et les institutions communes du monde balkanique mettait une fois de plus en lumière la force de résistance de l'ordre juridique que les Byzantins avaient créé dans les Balkans et son importance dans l'œuvre d'unification de ce monde. Mais l'influence unificatrice du facteur byzantin s'exprima aussi fortement par l'art byzantin, en général, par tous les genres littéraires, par l'architecture.

**5. Le facteur slave.** Les Slaves, par leur dispersion sur toute la surface de la Péninsule Balkanique, des Carpates jusqu'au cap Matapan, constituèrent un autre facteur de premier ordre de l'unité balkanique. De tous les nouveaux peuples, ce furent eux qui réussirent de mettre leur cachet partout dans la Péninsule. Mais, après s'être installés dans la Péninsule Balkanique, les Slaves subirent à leur tour une très forte influence due au substrat thraco-illyrien, à la romanité, à l'éducation politique et intellectuelle du Byzance, à l'orthodoxie, à la symbiose entre eux et les Roumains balkaniques et enfin à l'Islam. Cette «balkanisation» des tribus slaves



installés en différentes régions de la péninsule fut due aussi aux facteurs biogéographiques et particulièrement au relief. En effet, dans la diversité de ce relief, les Slaves perdurent leur unité et surtout cet esprit grégaire qui faisait autrefois leur force imbattable. La vieille anarchie des tribus thraco-illyriennes s'imprima également à la couche slave. C'est qui explique la différence que l'on peut remarquer entre les Slaves balkaniques et les autres peuples slaves.

Les initiatives politiques des Bulgares slaves et des Serbes, ainsi que leur tentative de réunir le monde balkanique pour se substituer au Byzance constituent un chapitre important, qui, lui aussi intéressa de près la vie de tous les peuples balkaniques. Une étude attentive et honnête de ces initiatives montrerait combien la conception des historiens qui avaient voulu y voir des États nationaux dans le sens moderne du terme (il en fut ainsi de la Hongrie de Saint Étienne) était fautive. En réalité, nous avons affaire à une sorte d'associations balkaniques dont les chefs n'avaient nullement l'intention de fonder des États nationaux, mais, par contre, étaient aiguillonnés par l'idée de l'empire universel. Les titres qu'ils prirent – «czar» pour les Bulgares et «krali» pour les Serbes – exprimaient l'ambition de fonder ou de succéder à un empire universel. Il est vrai que les fondateurs de ces États n'avouaient pas dans leurs titres le caractère d'une pareille association, mais celui-ci se dénonça plus tard dans des documents ou dans les textes des chroniqueurs. (Ainsi, par exemple, l'écrivain byzantin Nicéas Choniates qui, relatant au XIIe siècle la révolte des Assénides, déclarait catégoriquement que Pierre et Assen visaient l'union des Vlaques et des Bulgares, «telle qu'elle avait été avant», c'est-à-dire à l'époque du premier Empire bulgare).

**6. L'islam.** La domination des Turcs ottomans sur la Péninsule Balkanique dura, comme on le sait, plus de cinq siècles. Elle ouvrit le chemin à de fortes influences orientales et l'influence turque sur les peuples balkaniques rappelle celle des Arabes sur la Péninsule Ibérique. On a remarqué à juste titre que si l'on faisait une comparaison, quelque superficielle qu'elle soit, entre la fréquence de l'élément arabe dans les dialectes catalan, castillien et portugais et celle de l'élément oriental introduit à travers le turc dans toutes langues balkaniques, on aurait l'impression que dans, les deux cas, le même facteur spirituel avait constitué la base des conquêtes. Dans la Péninsule Ibérique, comme dans les Balkans, l'Islam implanta un urbanisme de couleur orientale et initia la population à un nouveau style de vie. De même, l'influence turque fut particulièrement forte dans la musique, le costume et les mœurs. Mais les Turcs aussi sont redevables aux peuples balkaniques. On peut dire qu'à leur tour ils se balkanisèrent sous plusieurs aspects. Les recherches scientifiques de ces dernières années ont montré dans quelle mesure l'Empire ottoman a représenté une continuation de l'Empire Byzantin. Les dernières recherches historiques sur l'histoire ottomane mettent en lumière l'ample collaboration des peuples balkaniques avec le régime ottoman (les Grecs dans l'économie, les Epirotes et les Dalmates dans la marine, les Albanais et les Bosniaques dans l'administration et l'armée etc.). En examinant la place occupée par les Grecs et les Roumains dans l'organisation économique et ecclésiastique de l'empire, celle des

Albanais, Serbes et Bosniaques dans l'organisation militaire et dans l'administration ainsi que la participation des Epirotes et des Dalmates aux tentatives turques d'expansion maritimes, nous nous rendons compte en quelle mesure l'autorité ottomane elle-même représentait pourtant un groupement d'intérêts balkaniques – une continuation de l'Empire Byzantin (c'est le thème du livre de N. Iorga, *Byzance après Byzance*). Sous Soliman le Magnifique, par exemple, les Balkaniques occupèrent des places autrement importantes dans l'armée, dans la marine, ainsi qu'à la cour. Récemment, un historien grec a démontré, en s'appuyant sur des sources turques, que, dans la grande offensive ottomane pour la domination de la Méditerranée, les villes épirotes avaient contribué à l'équipement de la flotte turque et ce n'est pas par hasard que le fameux Cairedin Barbarossa, le chef des pirates de Tunis (qui avaient pour tâche de paralyser la navigation européenne dans le bassin occidental de la Méditerranée), était un Grec né dans la ville épirote Parga. Il est bien évident qu'une recherche objective qui laisserait de côté la vieille mentalité «croisée» et considérerait la position des peuples chrétiens par rapport au pouvoir turc non pas à la lumière de la féodalité, mais à la lumière de la bourgeoisie, prouverait qu'à plusieurs égards l'Empire ottoman était, lui aussi, un groupement d'intérêts balkaniques. Dernièrement, des historiens grecs ont repris comme sujet de recherche le thème selon lequel les villes balkaniques se seraient soumises de leur propre gré aux Turcs et la conquête de Constantinople par Mahomet II aurait été le fruit d'un accord secret des Grecs de Constantinople avec le sultan (le mystère de Kerkoporta).

**7. Le facteur roumain.** La forte romanisation de la Péninsule Balkanique donna naissance également, comme on le sait, au sud et à l'ouest du Danube, à une nombreuse population roumaine. Mais tandis qu'au nord du Danube le peuple roumain survécut aux vicissitudes de l'histoire, au sud et au sud-ouest du fleuve, il fondit peu à peu dans la masse des peuples slaves. Jireček, le premier grand spécialiste en langues et histoire des Balkans, faisait la remarque intéressante que les Roumains balkaniques furent eux aussi un important facteur d'unité du monde balkanique. En effet, la «diaspora» pastorale de nos ancêtres des pays slaves du sud étendit leur influence sur presque toute la surface de la Péninsule aussi bien dans la langue que dans la nature ethnique des peuples partageant cet espace. Une étude attentive de la toponymie renforcée par celle des archives yougoslaves ont fourni une immense quantité de matériel démontrant cette ubiquité.

## Conclusions

Un exposé complet sur ces problèmes devra présenter également en détail les autres facteurs qui ont contribué à la genèse de la nationalité balkanique: l'ancienne et la nouvelle orthodoxie, la littérature, le folklore, la musique, l'art traditionnel et le fonds linguistique commun.

L'étude de ces facteurs de l'unité balkanique par des commissions et des équipes inter-balkaniques de chercheurs, travaillant selon une méthode scientifique commune, sous la coordination d'un grand Institut, conduira à la mise en question et à l'abandon de nombre de «vérités consacrées». Un grand effort de patient labeur intellectuel et de renouveau spirituel nous attend. Il s'agit de renoncer avant tout à une mentalité qui, au cours des années, à cause d'une éducation condamnable faisant incessamment appel aux instincts, a gagné une emprise insoupçonnable sur nos consciences. Ce n'est qu'après l'accomplissement de cette révolution dans nos esprits qu'on pourra passer avec de fortes chances de succès à réaliser ce que des visionnaires isolés ont appelé jadis «la Suisse de l'Orient».

<1962>